

## Secret du couteau

Il y a un secret du couteau, comme il y a un secret de l'eau, des pommes, du renoncement. Mais le secret du couteau gît au-delà du couteau, c'est tout juste s'il naît dans son manche et frémit dans son tranchant. Il faut aller le chercher plus loin, plus haut, peut-être dans un muscle particulier de l'avant-bras qui n'entrerait en action, ne s'animerait que lorsque les doigts se sont refermés sur l'ustensile destiné à devenir arme. Accepte le couteau qu'on t'offre, et en échange donne à ton tortionnaire une pièce qu'il ira dépenser au café — sans toi. Déjà chez le boucher tu as vu ce que la bête en pensait. Ta paume y prend plaisir, pourtant. C'est, avant tout, une forme et un poids que tu éprouves, comme un jouet ancien dont tu feins d'ignorer l'usage. De tout temps brandi. De tout temps abattu. La gorge l'invite, le cœur le réclame, et chaque tendon guette son jugement. Si tu pouvais refaire le monde, n'en doute pas, tu débiterais ton entreprise par une forge, tu frapperais le métal en ahanant comme il se doit. Ton existence s'enfonce dans le songe d'une matière vive, et quelque chose en toi rêve de fines tranchées. Le seul mot de sacrifice te donne des fringales de coupe. Lame : oui, c'est cela. Te voilà tout entier défini dans le reflet de ce mot clair.

## L'eau sans honte

L'eau, son absence totale de vergogne. Sa propension à jaillir d'entre les pierres, les planches des maisons, celles des barques — mais aussi, bien sûr, du fond des yeux qui ne veulent plus voir. Signe d'une liberté acquise à un prix dont nous n'avons pas encore conscience mais que nous payons à notre insu, par cette grande soif de chaque instant qui fait de nous des sacs rêches et aphones, des pénitents sans cesse agenouillés devant la flaque où elle — l'eau — fabrique à grands renforts de vase, de mousse et d'orbes gras le visage dont nous lui offrons le vain reflet. Tu en as dans ton verre, elle coule dans les intestins de tes radiateurs, sens-la qui suinte ici et là sur la peau des murs, entends son passage dans les recoins de ta cave, elle transhume, suit tout ce qui fait pente, aussi paresseuse que têtue, s'enivrant de bactéries comme toi d'espoirs. Qui ne l'a pas entendue cajoler le peuple épars de ses noyés? Dans ton café, même, elle complotte, suçant le marc pour en chanter l'amer. Ton enfant a d'étranges yeux! son ventre est gonflé! tu l'as oublié dans le bain, mais le bain, lui, ne l'a pas oublié, il l'a roulé dans son linceul mousseux pour en faire une blanche rainette.

Pleure, c'est encore de l'eau qui te prend à témoin, de sa force, de son mépris. Tes souvenirs, s'ils cherchent

l'amont, ne rencontrent que clapotis, quand tel un nénuphar tu flottais sans flotter, buvais sans boire, avant que le fond t'aspire. Allons, c'est l'été, tu pars, tu t'éparpilles, tu ruisselles sur les routes en imitant les rires de la radio, appelé par qui tu sais. Tu freines et tu t'élances, déjà ta valise s'enlise, déjà le sable s'invite dans tes crevasses. Là, devant toi, l'eau, sa masse peuplée des mille délires de la Création. Tu penses scintillements, ondulations, mystères. Tu y plonges le corps comme dans un aucun autre de ton vivant. Quelle naïve confiance en le grand partout ! L'eau alors t'étreint, tel un poing, tu coules, renonces, les méduses glissent leurs langues de dentelle dans l'anus de ton antique bouche, des poissons aveugles s'ébattent dans les cosses de tes poumons, et toi tu chantes les rixes océanes et les tangos diluviens, sans voir, à même la vitre derrière laquelle il n'y a plus rien, la goutte de ton être qui va s'étrécissant.

— Et vivant en buée tu meurs dans ton souffle.

## L'éclipse du chien

N'est jamais ce qu'on croit. Ne mord pas que l'air ou la main, gronde dès le matin. Seul le naïf s'imagine le voir vaquer sur quatre pattes. Le fait est qu'il marche, à l'intérieur de lui il marche, et façonne en pensée la boule de cristal qu'il nous lance au visage et d'où jaillit, en pluie de clous, son aboiement. Fidèle, il l'est, certes, mais ses maîtres s'appellent nuit noire et joue de chair. Regarde-le arpenter en silence la simplissime spirale de son corps avant d'asseoir son cul à l'ombre de ton ombre, en guetteur, en faux sage. Aux enfers il rêve, et dans son rêve nous devenons des cailloux qu'il malaxe et bénit de sa bave, et si réelle est cette dernière qu'on se réveille avec un peu de rage aux lèvres dès qu'il nous lèche en profiteur. Par toutes ses races, il attaque, tantôt en boitant et gémissant pour mieux que fondent les glaçons que sont à ses yeux nos réticences, tantôt grattant des trous où nous prendre le pied, puis la tête, et pire encore.

Est-ce une niche où nous dormons, nous aussi? Que laisse ce collier à notre cou sinon la marque possiblement lunaire d'une influence autre? Au chien, il ne manque que l'appétit pour nous aider à disparaître enfin. Il te suit sachant où tu vas; tu le flattes, tu retardes ses pas. Entre

eux ils se saluent, truffe au cul, histoire de t'agacer par où tu as péché. Et quand tu lances au loin l'os de la récompense, le voilà qui, ventre-tapis et queue-métronome, feint d'inventer ce que tu nommes sottement amitié. Il est question, aussi, d'une laisse. Oh, tous ces nœuds que tu devras avaler un jour.

## Le lit qui te fera

N'attends pas du lit qu'il délasse ce que tu sais agité. C'est un piège de lin, et à ses ailes de vautour tu as commis l'erreur de confier, bâillement après bâillement, la clé de tes circuleux cauchemars. Qui aurait pu penser qu'il fallait, aux fièvres et aux ébats, un moelleux réceptacle où les laisser mijoter pour mieux se décomposer? Sur le lit, le cliché du chagrin te jette et aspire tes larmes au moyen de l'éponge attentive qu'est, sous le filtre de la taie, l'avidie oreiller. Se tourner, se retourner, un pied sursautant, une main s'escrimant, les genoux claquant — ces opérations (dignes d'un thé dansant pour grands neurasthéniques) prouvent si besoin est que te voilà châtaigne et le lit tôle de feu.

Plutôt que de s'adapter aux diverses dimensions que traverse ton âge et qu'exigent les partenaires que tu invites dans ton sommeil, les lits ne font qu'accroître et refroidir le vide sculpté par qui t'a quitté ou qui est mort, sachant combien tu peuples de monstres cette rive souvent exposée où frissonnent, vulnérables et gris, tes pieds qu'un mouvement — le tien, toujours le tien — a rendus à la nuit. N'entends-tu pas, dans leurs grincements de cales éventrées, comme des déchirements, quand la trame usée — la tienne, toujours la tienne — cède à même l'affreux poumon du matelas?

On croit s'endormir alors qu'on recule en gisant, à demi bercé par des vibrations qui, dûment réverbérées dans nos consciences, seraient capables de nous expulser du monde. Il ferait bon y naître, dit celui qui en a raboté les pieds et se noie le soir dans l'eau de sa vaisselle. Ton lit est une vierge de fer, sache-le, sous ton dos allongé. Au réveil tu n'es plus que bris et ossements.

## Légende de la conserve

Une question : y aurait-il la moindre gloire (et un éventuel avenir) à vivre dans une boîte de conserve ? à rester pétrifié (ou liquéfié ? en poudre ? en sauce ?) dans une colonne à flanc unique et souvent annelée avec aux deux extrémités, en haut et en bas, pour ciel et terre interchangeables, deux disques aussi soudés et distants que de prudents parents ? Sur les étagères d'un rayon, en pyramide, la conserve joue la superbe, tassée dans une éternité que nous pensions de pacotille mais qui, au fil du temps, finit par devenir perfection. La voilà à la fois socle et statue. Un peu inquiets, nous contemplons sa roideur, tandis que tout ce qui compose notre ordinaire s'agglutine à notre surface comme des bulles autour d'un plongeur qui prend le scintillement d'un quartz des mers pour un geste du soleil, et bientôt s'emmêle dans les bras tendus des coraux, de l'orage plein les tympanes.

Bien au sec, la conserve chante la fusion des saisons et fête le sacre du tempéré. Une fois la conserve déposée dans le chariot, nous nous dirigeons vers la sortie à petits pas métalliques, comme chaussés de plomb, au front une vague étiquette où s'efface déjà la date de notre péremption.



## La bougie au fond

Sur un tonneau, l'air de ne toucher à rien et encore moins à soi-même, la bougie, tout en rictus de cire. Parce que sans doute en contact direct avec l'effroi, elle ne consent au blanc que pour mieux lui offrir de lentes et rapides défigurations. Conçue naguère pour colmater la foi. Dit-on. Pieuse en chacune de ses larmes de lait qui sur la peau font du feu une neige. À force de réinventer le vierge et sa méchanceté, elle sacrifie jusqu'à l'axe de son ombre. Il y a en elle, enfouie mais sans souci de se faire oublier, cette même chose qui en toi t'aide à rester roide mais n'attend qu'une étincelle pour que tout parte en fumée.

Tu la crois sentinelle ou l'espère pauvre sourde, tes doigts caressent cette étrange verge vernissée, et dans la nuit qui s'impose à sa présence, quand tu arraches méthodiquement les allumettes de sous tes ongles et frottes leurs graines de sang contre la cloque de tes yeux, dans la nuit qui feint alors de reculer, la flamme où se consume ta conscience fait le jeu de la bougie, s'y prélassé et s'y laisse avilir. Ta tête trouée, ta tête à cavités : c'est là-dedans qu'il faut la chercher, là qu'elle vomira le mieux son foutre igné (sa crème figée). Signe-toi puis attends, une lave va naître, où te résigner enfin.